

CHAPITRE PREMIER

On ne peut pas dire que la Nouvelle-Alexandrie soit l'endroit idéal pour un pauvre mec sans culture et sur le pavé. Ce n'est pas tant que la population se compose presque entièrement de bibliophiles profondément imbibés de philosophie de la civilisation, et puritains derrière leurs lunettes, que du fait que les habitants exclus de cette catégorie se sentent en quelque sorte honteux de leur état. À la Nouvelle-Alexandrie, tout le monde est toujours en train de s'excuser. Partout où on met les pieds, on tombe sur des poids-plume de l'intellect qui jouent aux petits soldats sous un barda d'ersatz-instruction et de goût soigneusement calqué sur la mode.

Moi, ça ne me gênerait pas tellement si encore ils prenaient leur pied à se conduire ainsi, mais la morosité immédiatement sous-jacente à leur hypocrisie me hérissé littéralement le poil. Rien que d'aller boire un pot à Corinthe, ça me foutait les nerfs en boule.

Fallait généralement que j’emmène Nick ou Johnny de peur que mes chagrins finissent par me noyer au lieu que ce soit le contraire.

J’avais pas mal de temps à perdre à la Nouvelle-Alexandrie après le merdier de Rhapsodie ; et Corinthe, c’était comme qui dirait le plein milieu de la toile d’araignée des affaires de Charlot. Il avait d’ailleurs de son côté bien des choses à rattraper après la catastrophe rhapsodienne. J’imagine que sa vanité en avait pris un bon coup dans le train, vu le résultat de l’expédition – pas un seul des fameux et légendaires vers n’avait survécu aux rigueurs du contact avec les humains, et ainsi la pauvre société galactique avait provisoirement perdu un nouveau moyen de destruction. Arrachés à leur confortable petite caverne, les vers avaient manifesté un intérêt vigoureux pendant quelques jours, puis avaient décidé que le jeu ne valait pas la chandelle et s’étaient élégamment fondus en bouillasse protoplasmique. Et qui leur en aurait voulu ? Pas moi, en tout cas. Et même j’en étais secrètement ravi. Secrètement, parce que ce n’aurait pas été très diplomatique de ma part d’en faire des gorges chaudes tant que le dénommé Charlot avait le poil à la rebrousse.

Et de toute façon, ma réputation était bien établie. Le Charlot s’était mis dans le citron que j’étais au moins en partie responsable du coup fourré. Le triste sort de ses spécimens de luxe avait sapé toute

sympathie qui aurait pu subsister entre nous depuis l'instant où nous étions restés tous deux face au trou noir du fusil à énergie de Bayon Alpart. Il semblait bien que la réaction de Charlot dans ses sombres humeurs était de s'immerger dans le boulot jusqu'au cou, en oubliant son merveilleux jouet, le *Cygne Capoté*. Moi, ça me laissait pour solution de traîner mon ennui. Nick et Ève avaient d'autre boulot sur la Terre, où le super-vaisseau numéro deux (le *Frère Cygne*), faisait ses premières dents avec une certaine difficulté. Ils avaient emmené Johnny avec eux une ou deux fois à titre de mécanicien-consultant, mais comme le petit cygne serait le vaisseau d'Ève, ils n'avaient que faire de moi. Je souhaitais à la fille tous les bonheurs pour ce nouvel essai. Ça n'avait pas dû être drôle pour elle de perdre son premier spationef à mon profit au dernier moment – surtout un engin comme le *Cygne Capoté* – à cause d'un voyou cynique de ma trempe ! De toute façon, le bâtiment-frère ne m'intéressait guère. J'éprouvais pour le *Cygne Capoté* un sentiment tout personnel et je ne pouvais m'empêcher de lui voir un rival dans le *Frère Cygne*.

Il ne me restait donc qu'à jouer les clochards à Corinthe, tout seul ou au hasard des rencontres. À mes yeux, chacune des minutes à décompter des deux années que je devais à Charlot que je ne passais pas à fourrer ma caboche dans la gueule d'une espèce

quelconque de lion, c'était autant de gagné.

J'aurais été parfaitement satisfait de me les rouler à jamais... ou du moins jusqu'au jour de ma libération. Ma dette envers la Compagnie Caradoc se réglait à raison de trente crédits par jour, ce qui était foutrement bien payé pour ne rien foutre.

Évidemment, je savais que ça ne durerait pas. Charlot arriverait fatalement à penser à quelque petit service que je pourrais lui rendre, et ça aurait sûrement son petit côté salingue, rien que pour se venger des tours que je lui avais causés sur Rhapsodie et dans le Courant d'Alcyon, du moins le croyait-il. Je m'attendais d'un jour à l'autre à me voir proposer une balade de cinglé à la recherche de renseignements superfétatoires dans quelque trou d'enfer, ou à me voir condamné à battre un record ou un autre.

L'attente portait sur les nerfs de Johnny, quand il était immobilisé dans le secteur. Au point que sa compagnie n'avait vraiment rien d'attrayant. Je vivais dans l'espoir que des mois de fréquentation de ma pomme aboutiraient inévitablement à une certaine contamination intellectuelle et qu'il deviendrait peu à peu moins enthousiaste, et plus sensé. Mais il n'en était encore rien. Le même avait un réacteur imaginaire où je pense et il ne pouvait rester tranquillement assis sans subir des désordres psychosomatiques de toutes natures. Ce qui m'amenait à rechercher d'autres fréquentations. C'est ainsi

que je fis la connaissance d'un flic du nom de Denton qui apparemment n'avait jamais rien à faire. C'était un de ces types enclins à se trouver disponibles, prêts à la conversation. Pas mauvais bougre du tout. Mon passé plutôt tumultueux ne m'incitait guère à nouer de fortes amitiés avec les représentants de la loi mais, pour le moment, j'avais la conscience pure comme de l'eau de roche et fraterniser me paraissait tout naturel.

Pourtant, de temps à autre, je réprimais difficilement l'envie de disparaître carrément de Corinthe. Ce n'était pas la bougeotte, seulement un rien de claustrophobie. Par une mauvaise journée, Nick étant sur la Terre et Ève je ne sais où, Johnny amena la conversation sur le jeu. Je tâchai de lui faire comprendre que personne d'autre qu'un idiot ne jouerait aux cartes contre des Néo-Alexandriens, pas moyen de lui faire entendre raison. Bien sûr, ils ne trichent pas, à proprement parler, mais ils ont un sens aigu des probabilités et ils sont incapables de mal jouer. Le jeu consiste essentiellement à séparer les imbéciles de leur oseille, et le seul imbécile à courir les rues de Corinthe n'était autre que Johnny Socoro. Mais il ne l'admettait pas. Il ne cessait de parler de la chance, et s'il y a une chose que je ne peux absolument pas supporter, c'est qu'un niais vienne me faire des cours sur les séquences heureuses et les faiblesses de la logique.

J'empruntai donc un véhicule de la flottille de travail de Charlot et filai vers les hauteurs. Je devais en principe informer le patron quand je m'éloignais mais, naturellement, je n'en fis rien. De même, je n'avais nul droit de m'attribuer la voiture. Cependant je n'ai jamais été convaincu de devoir me conformer aux règles de conduite bien établies. Les gens ne s'y attendent d'ailleurs pas de ma part... tout le monde sait que je suis le salopard intégral. Faut bien garder sa réputation, pas vrai ?

C'était la fin du printemps et le temps commençait à devenir tout simplement magnifique. Ce n'est pas que je sois romanesque, mais j'apprécie quand même la verdure et les fleurs délicates, surtout après avoir subi de sacrées épreuves. Ce qui était mon cas, depuis deux ans et plus.

La voiture était une Lamoine 77 qui roulait avec une minime vibration, même à l'allure de croisière. Moi, j'aime qu'une bagnole me donne l'impression de me déplacer... qui donc aurait l'idée saugrenue de désirer se sentir comme un bébé dans son landau ? Je la poussai jusqu'à cent quarante, soit un tout petit plus que la vitesse grand confort. Pousser, ça me plaît. Et puis, elle n'était pas à moi, la tire, hein ?

Le paysage me bottait, et au bout de deux heures je pensai que je l'apprécierais encore davantage si je n'avais plus à me soucier de la route. Les routes, c'est emmerdant. Je ralentis à quatre-vingts pour couper à

travers la campagne, m'amusant un moment à écraser les buissons et à rebondir sur les bosses. Je me sentais rudement bien, une main au volant et l'autre au levier de vitesses. Et je n'y allais pas en douceur. Probable que ça ressemblait à une escapade de gamin, mais c'était mieux que piloter dans les courants spatiaux et ramper dans des terriers, comme passe-temps. À mon avis, faut bien se permettre un rien de fantaisie par-ci par-là. Et puis, comme je ne buvais plus depuis un moment, le vent, le soleil et les odeurs me remplissaient d'une ivresse toute nouvelle.

La réserve verte s'étendait sur des kilomètres et des kilomètres. J'avais maintenant perdu la route et il ne serait pas difficile de ne pas la retrouver. La Nouvelle-Alexandrie, c'est une planète jardin. Des villes bien propres, une campagne bien tenue, sans danger. Oh oui, on prenait soin de lui conserver un aspect tout ce qu'il y a de vierge, comme une putain qui joue les pucelles. Les paysagistes avaient littéralement maquillé – et avec beaucoup d'art – les hauteurs environnantes. La nature du Néo-Alexandrien exige qu'il plante son doigt bien englué dans toutes les tartes à sa portée.

Le soir venait et l'heure était vraiment agréable. Je n'aime pas trop le grand jour, alors que la douce grisaille du crépuscule m'inspire toujours. Le courant d'air se faisait plus frais autour de moi, mais je ne

relevai pas la capote, pas même le pare-brise. Je ne risquais pas grand-chose.

Je n'avais vraiment aucune envie de rentrer – l'idée de conduire de nuit me tentait – quand le ciel commença à s'assombrir. Et même, je ne pensais à rien du tout. J'avais fait la paix avec la vie, état dans lequel je ne me trouve que bien rarement. Je ne cherchais même pas à me rappeler depuis combien de temps je n'avais pas joui à ce point de mes loisirs, et j'imagine que mon Vent murmurant partageait mes sentiments, puisqu'il ne prononçait pas un seul mot.

Et voilà que je vois la fille.

Elle courait et, dès le premier coup d'œil, j'eus la certitude que ce n'étaient pas les transports du printemps qui lui donnaient des ailes. On la poursuivait. Je ne vis d'abord pas qui, parce qu'il y avait une petite butte devant moi. Je posai le pied sur le frein pour ralentir, le temps de rajuster mes esprits et d'étudier la situation.

Ils étaient deux hommes à la pourchasser. Ils n'avaient nullement l'air aussi pressés qu'elle. Impossible de déchiffrer leurs visages ni leurs attitudes, ils étaient trop loin dans la faible clarté. L'idée de violeurs sur la Nouvelle-Alexandrie me paraissait plutôt incongrue mais, sur le coup, je ne voyais pas d'autre raison pour qu'une fille s'enfuit devant deux gonzes.

— *Alors ?* fit le Vent.

— Alors quoi ?

— *Alors, fais quelque chose.*

— Je m'en occupe, lui affirmai-je. Rien ne presse. Elle a cinquante bons mètres d'avance et ils ne cherchent même pas à la rattraper. Ils la laissent galoper jusqu'à ce qu'elle s'écroule.

Et mon attitude était plutôt raisonnable. Pas de charge de cavalerie pour Grainger. C'était précisément le genre de choses dans lesquelles j'avais appris à ne pas me précipiter. Je n'ai jamais été très enthousiasmé par le héros toujours à la recherche de demoiselles en détresse. Le métier de chevalier errant répugne assez à ma nature pragmatique et roturière.

La fille me vit, mais ne reconnut pas au premier coup d'œil un envoyé du ciel en ma personne. Plutôt le contraire, en fait, car elle vira pour détalier à l'oblique et me fuir moi-même ainsi que ses persécuteurs. Pour moi, c'était une décision dépourvue de logique. Je pouvais la rejoindre en moins de dix secondes et elle devait bien s'en douter. Il semblait qu'elle ait peur de tout le monde, en pleine panique. Cette impression tendait à renforcer ma théorie, selon laquelle ses poursuivants ne lui voulaient aucun bien.

Je relâchai le frein et laissai la Lamoine glisser à une vitesse suffisante. Les deux hommes me virent à leur tour. Eux, ils devaient avoir de la vie une idée plus rationnelle. Ils savaient bien que c'était moi qui

tenais la carte maîtresse. L'un d'eux s'immobilisa et l'autre passa du trot au pas, en agitant le bras dans ma direction. Personne ne paraissait croire que j'étais du côté de l'ange, malgré mon hésitation à foncer comme un con.

Je résolus de leur donner une secousse à tous. Je tournai la bagnole dans la direction des deux gonzes et écrasai le bouton de suraccélération. La Lamoine sauta à quatre pieds en l'air et fila en avant en décrivant une trajectoire tendue à soixante-quinze, puis à près de cent ! Elle rebondissait sur les vagues de l'atmosphère et oscillait comme un ivrogne en pleine crise de *delirium*, avec un hurlement aigu.

Ils en conclurent que je n'étais pas animé de trop bons sentiments envers eux et se baissèrent. Je les manquai tous les deux de plusieurs mètres – ce qui était peut-être un coup de veine car le meurtre est considéré comme une preuve *a priori* de négligence et de manque de courtoisie – mais à les entendre gueuler, on aurait juré que je les avais frôlés au millimètre près.

Je fis demi-tour et ramenai sagement la bagnole à une vitesse raisonnable, respectant les dix centimètres réglementaires au-dessus des brins d'herbe. La fille regardait par-dessus son épaule et ne semblait pas tellement rassurée par ma façon de traiter ses croquemitaines. Je me rendis compte qu'elle était certainement très effrayée. Elle n'avait

pas cessé de courir. Il ne me vint même pas à l'esprit sur le moment que je lui faisais peut-être dix fois plus peur que les autres. Pourtant, ce n'était pas invraisemblable.

J'allai freiner près d'elle.

— Tout va bien ! criai-je... (ce qui n'était réellement pas nécessaire). Je suis de votre côté.

Elle décrivit un crochet et je virai en l'air pour la rejoindre.

— Assez, mon petit, lui dis-je. Du calme. On va causer. Et ne vous occupez pas *d'eux*.

Elle fit une torsion du buste pour se retourner et m'examiner en face. Ce mouvement était un peu trop brusque étant donné la rapidité de sa course, aussi tomba-t-elle par terre. Le temps qu'elle se remette et soit en mesure de se relever, j'étais descendu de la Lamoine et près d'elle. Elle était maintenant convaincue qu'elle s'était laissée choper. Elle ne songea pas à reprendre la fuite et retomba sur le sol, en haletant à se faire éclater les poumons. Puis elle se mit à pleurer.

Elle était petite et mince. Ce n'était pas une humaine, mais elle restait très humanoïde. Ses caractéristiques raciales ne m'étaient pas connues. Je n'en avais jamais encore rencontré de son espèce. Sa peau d'un brun doré paraissait moite. De grands yeux de couleur orange. Les mains semblaient d'une souplesse extrême... des doigts tentaculaires et

rétractiles. Sous ses vêtements, on devinait une sorte de crête au long du dos. Elle n'avait pas de cheveux.

— Tout va bien, lui dis-je, d'un ton beaucoup plus aimable, cette fois.

Je me demandai si elle entendait un seul mot d'anglais. Mais je ne voyais pas quelle autre langue essayer et je n'avais nulle envie de parcourir rapidement mon répertoire de consolations paternelles sans paroles.

Les deux autres s'étaient remis debout et rappliquaient en vitesse. Fallait-il que j'embarque la même dans la bagnole pour filer dans l'obscurité grandissante, puisqu'ils étaient deux ? Toutefois, comme elle risquait de se débattre, ce qui m'aurait plutôt gêné dans l'action, je choisis d'attendre pour voir. De plus ce n'étaient que des Néo-Alexandriens de taille moyenne et je me flattais, en ma qualité d'étranger méchant et même brutal, de les faire évanouir de trouille rien qu'en grondant. Ce n'est pas que je sois tellement dur et impressionnant, mais pour des types comme eux, j'étais en mesure de jouer le rôle proprement.

— Eh bien, dis-je quand ils s'immobilisèrent à quelques mètres de distance en me lançant des regards empoisonnés, qu'est-ce que *vous* voulez ?

L'un d'eux – un homme aux cheveux noirs, à la peau pâle et aux lunettes à monture d'or – pointa un index bien manucuré vers la Lamoine.

— C'est une de nos voitures, dit-il, comme s'il attendait lui-même des explications.

— Vous avez failli nous tuer, espèce de butor ! lança l'autre, réaction plus naturelle et compréhensible.

— Et alors ?

Je m'adressais à tous les deux.

— C'est cette espèce de pilote, reprit le second.

Un intellectuel Néo-Alexandrien de second ordre, sans traits distinctifs. Un domestique. Un subordonné. Il était brun pâle, le visage en lame de couteau. Je ne le connaissais ni d'Ève ni d'Adam, mais ma mauvaise réputation, bien établie sur la planète, et notamment à Corinthe, permettait à la plupart des péquenots du bled de me reconnaître tout de suite.

— Je m'appelle Grainger, lui déclarai-je d'un ton glacial.

J'avais volontairement chargé ma voix de dégoût.

— Nous voulons seulement la ramener, avança le type à la peau pâle.

— La ramener où ?

— À la colonie.

— Il ne sait rien de la colonie, intervint l'autre.

— Eh bien, explique-lui, puisque tu es si ami avec lui, contra le mec aux lunettes, vivement contrarié.

— J'ignore ce que vous pouvez penser de cet incident, commença celui qui m'avait reconnu, mais

nous ne voulions certainement aucun mal à cette fille.

— Dans ce cas, demandai-je à la fille, qu'est-ce que vous en pensez, *vous* ?

Elle restait accroupie, ne manifestant pas le moindre désir de se relever, mais ses yeux allaient d'eux à moi et retour, sans arrêt. Rien de lisible dans leur expression. Les visages des gens d'ailleurs, si humains qu'ils soient d'apparence, restent presque toujours vides. Il faut longtemps avant de parvenir à les déchiffrer.

— Elle ne parle pas l'anglais, annonça le Caucasien.

— Je m'appelle Tyler, se présenta l'autre, en touchant au bras l'homme pâle pour l'inviter à se taire pendant qu'il s'essayait à un peu de diplomatie. Je travaille pour Titus Charlot.

— Moi aussi, fis-je. Mais il ne m'envoie pas terroriser les petites filles.

— Celle-ci fait partie d'une colonie dont s'occupe Charlot. Elle est sortie ce soir et a décidé d'aller faire un tour. Ce n'est qu'une enfant, elle ignore l'anglais et, à la colonie, nous nous sommes inquiétés de son sort. Nous sommes allés à sa recherche, mais elle s'est enfuie. Nous aurions dû nous faire accompagner de deux Anacaonas, mais cela ne nous est pas venu à l'idée sur le moment. Nous ne lui voulions aucun mal. Auriez-vous l'obligeance de nous reconduire à la

colonie en voiture ?

— Elle ne sait pas ce qu'elle fait, murmura le second homme.

— Cette colonie, relevai-je, j'imagine que c'est en réalité un centre de recherches ?

— En tout cas, cela n'a rien d'un foutu camp de concentration, répliqua Tyler. (Il paraissait très mortifié de mon insinuation.) Ces gens ne sont pas des cobayes de laboratoire. Ils travaillent avec Charlot. Ce sont des savants.

— Et vous, des physiciens nucléaires ? suggérai-je.

— Nous appartenons au personnel administratif. C'est nous qui faisons marcher la foutue baraque. Il se pose des problèmes, vous savez, quand on dirige une colonie de gens d'un autre monde. Ou bien avez-vous pris l'habitude de sortir votre pistolet à rayons chaque fois que vous apercevez un extraterrestre ? Vous n'en avez donc jamais encore rencontré un seul hors de son habitat naturel ?

Cette vacherie gratuite était si totalement inattendue que la colère me prit. L'homme pâle semblait un peu écoeuré comme il en avait bien le droit après cette exigence indirecte de Tyler, qui voulait que je lui laisse les mains libres.

— Où est-elle, votre colonie ? lançai-je sèchement.

— À trois kilomètres en arrière, fit Tyler.

— Alors la même vous a bien fait courir.

— Écoutez, reprit Tyler qui perdait visiblement

toute patience. Il n'y avait aucun mal à ce que la gamine aille faire une balade. Mais nous ne pouvions pas la laisser errer toute seule dans le coin. C'est notre boulot de nous occuper de ces gens. Lanning et moi... on est censés s'arranger pour que tout marche bien. Charlot nous fera les pires histoires s'il se produit des difficultés dans la colonie, surtout si cette fille s'y trouve mêlée. Bien sûr, elle est effrayée. Mais ce n'est pas notre faute. Nous ne faisons que notre boulot et nous n'avons pas de temps à gaspiller. Voyons, nous n'avons aucun désir de lui faire du mal, nous souhaitons seulement la ramener chez elle ! Si vous refusez de nous transporter, très bien. Mais consentiriez-vous, s'il vous plaît, à vous ôter de mon chemin, que je fasse ce qui m'incombe ?

— A-t-elle envie de repartir avec vous ? demandai-je pour gagner du temps.

— Aucun de nous ne peut le lui demander, n'est-ce pas ? dit l'autre homme... sans doute Lanning. Nous ne parlons pas sa langue.

— C'est vous qui êtes chargés de diriger la colonie et vous n'en connaissez pas la langue ? fis-je, l'air de ne pas y croire.

— Ils parlent tous l'anglais, répondit Tyler. Sauf quelques enfants. Bon Dieu, mon vieux, vous savez ce que c'est que les mêmes ! Faut toujours qu'ils causent des difficultés. Bon, d'accord, personne ne lui donnera la fessée, sinon son propre père. Mais il faut

qu'elle rentre. Je la ramène et vous n'y pouvez foutrement rien.

Il s'avança, mais je ne bougeai pas d'un pouce.

M. Tyler n'obtiendrait jamais un seul prix de diplomatie. Au contraire. Toutefois, il n'avait pas assez de force morale pour imposer sa volonté. Il était aussi grand, lourd et musclé que moi, mais il manquait de pratique. Une brute, peut-être, mais pas un combattant.

— Écoutez, intervint Lanning, alors que Tyler et moi, visage contre visage, nous nous affrontions, tout cela n'a aucun sens. Voyons, regardez-nous. Nous ne sommes pas des étrangleurs. Nous n'avons pas envie de la violer, la petite !

Je le regardai. Ce qui ne me le rendait pas plus sympathique. Ils n'étaient visiblement l'un et l'autre pas du genre qu'un mec embaucherait pour faire les petites saloperies à sa place. En conséquence ils devaient parfaitement être sincères. Mais ils m'avaient un peu rebroussé le poil et, de toute façon, je suis plutôt têtue de nature.

— Vous pourrez vous en assurer près de Charlot, au camp, précisa l'homme pâle. Nous avons une ligne prioritaire. Il vous confirmera que tout est régulier.

Ce fut ce qui me décida. Je ne tenais pas à comparaître devant Charlot pour qu'il me passe un savon en présence de Lanning et Tyler qui glousseraient intérieurement.

— Je ne tiens pas du tout à vous transporter, les gars, dis-je.

— Et la fille ? demanda Tyler en baissant le ton.

— C'est différent. Cela ne m'ennuie nullement de venir en aide à une dame, répondis-je.

Ils ne trouvèrent rien à dire.

— J'étais en balade purement touristique, fis-je observer, pensif. J'imagine que cette jeune personne est sortie respirer l'air du soir pour des raisons analogues. Imbéciles que vous êtes, il a fallu que vous lui gâtiez son plaisir ! Vous pourrez dire à vos gens du camp qu'elle est en bonnes mains et que je la ramènerai dans les deux heures.

— Vous ne pouvez pas faire une chose pareille, objecta Lanning.

— Eh bien, vous allez voir !

Il tirait déjà de sa poche un émetteur radio. Il allait me signaler à la colonie qui userait probablement du circuit prioritaire pour avertir Charlot. Il était trop tard pour changer d'avis, puisque j'avais déjà exprimé mes intentions. Peut-être aurait-il mieux valu ne pas m'en mêler. Mais c'était déjà fait de toute façon, et cela m'amusait.

— Attendez une minute ! lança Tyler, qui n'acceptait pas encore l'inévitable.

— Vous parliez ? m'enquis-je d'un ton aimable en le regardant dans le blanc des yeux et en souriant.

J'espère que j'avais l'air vraiment vachard. Il

recula d'un pas, me causant du coup un immense plaisir.

— Tout cela est inutile ! coupa Lanning. Faites ce que vous voudrez, M. Grainger. Nous dirons à tous les intéressés que la fille est saine et sauve entre vos mains. Tout ira très bien.

— Parfait, répliquai-je, en feignant de ne pas percevoir le sarcasme. Tout ira très bien.

Je tendis la main à la fille. Elle s'était considérablement apaisée pendant que nous jouions notre petite comédie à trois personnages. Je pense qu'elle avait senti que je n'étais pas en accord parfait avec ses oppresseurs. Elle suivait des yeux Lanning et Tyler qui s'en retournaient. Elle prit ma main tendue et me permit de l'aider à se relever. C'est là un langage que tout le monde comprend. Je l'installai courtoisement sur le siège de la Lamoine. Je pris tout mon temps pour aller me mettre au volant. Tyler m'observait à quelques mètres de distance. Lanning débitait des paroles pressées dans son micro.

Avant de remettre le véhicule en marche, je pris le temps de contempler la nuit qui grandissait autour de moi. J'inspirai l'air en le savourant profondément et conformai mon visage de façon à communiquer la joie que j'éprouvais à la jeune fille.

Puis je lui souris.

Elle me sourit en retour. Elle était évidemment habituée à la compagnie des êtres humains. Elle

comprendait ce que je voulais exprimer.

Après tout, songeai-je, il arrive bien à Charlot soi-même de sourire de temps à autre.

De temps à autre.

(...)